

Didier Daeninckx

*Verdier*  
poche

**Cannibale**

**Le retour d'Aräi**



CANNIBALE  
LE RETOUR D'ATAÏ

ÉDITIONS VERDIER  
11 220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR  
aux éditions Verdier

- Le Goût de la vérité*, 1997  
*Cannibale*, 1998  
*La Repentie*, 1999  
*Le Dernier Guérillero*, 2000  
*La Mort en dédicace*, 2001  
*Le Retour d'Ataï*, 2001  
*Cités perdues*, 2005  
*Rue des degrés*, 2010  
*Histoire et faux-semblants*, 2007  
*Retour à Béziers*, 2014

*Voir la bibliographie complète  
sur le site de nos éditions*

Didier Daeninckx

# Cannibale

suivi de

# Le retour d'Ataï

RÉCITS

Verdier/poche



[www.editions-verdier.fr](http://www.editions-verdier.fr)

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



© Éditions Verdier, 2015  
ISBN : 978-2-86432-836-0  
ISSN : 1952-2134

# I

## CANNIBALE

De quel droit mettez-vous des oiseaux dans des cages?  
De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,  
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents?  
De quel droit volez-vous la vie à ces vivants?

VICTOR HUGO

*Les accords de Nouméa, signés en 1998, ont officialisé le mot kanak  
et l'ont rendu invariable, soulignant la dimension paternaliste  
et coloniale du terme usuel canaque.*



En voiture la vitesse émousse les surprises, mais il y a bien longtemps que je n'ai plus la force de couvrir à pied les cinquante kilomètres qui séparent Poindimié de Tendo. Le sifflement du vent sur la carrosserie, le ronronnement de la mécanique, effacent les cris des roussettes perchées au sommet des niaoulis. Je ferme les yeux pour me souvenir que là, juste après l'alignement des pins colonnaires, il fallait quitter la piste de latérite, s'enfoncer dans la forêt et suivre les chemins coutumiers. Les anciens nous avaient appris à nous recueillir près d'un banyan centenaire dont les racines aériennes formaient une sorte de passage voué à la mort. On repartait. Le sentier se courbait sur le flanc de la colline, et il arrivait un moment où le sommet de la tête franchissait la crête. On retenait son pas, sa respiration. En une fraction de seconde, le monde changeait de visage. La terre rouge, le vert sombre du feuillage, l'habillage argenté des branchages disparaissaient, effacés par la saturation de tous les bleus de la création. On clignait des yeux pour discerner, au loin, la ligne qui mariait mer et ciel. En vain. Tout ici était aussi transparent que le regard. On s'habituaient peu à peu à la vibration de l'air. L'écume traçait la ligne ondulante de la barrière de corail, et au large le sable trop blanc rayonnait autour des îlots.

L'écart que fait Caroz, pour éviter une fondrière, m'arrache à ma rêverie.

— Excuse-moi, je l'ai vue au dernier moment. Je t'ai réveillé?

— Non, je contemplais la baie de Hienghène... On n'arrive pas à y croire tellement c'est beau...

Caroz se met à rire. Il lâche le volant d'une main pour me taper sur l'épaule.

— Tu as raison, Gocéné! C'est tellement beau comme paysage qu'on l'apprécie encore davantage les yeux fermés...

— Tu ferais mieux de regarder devant toi, au lieu de raconter n'importe quoi...

Cent mètres plus bas, deux cocotiers abattus coupent la piste. Caroz redevient sérieux. Il ralentit en freinant par à-coups.

— Tu savais qu'il y avait des barrages dans le secteur? J'ai écouté la radio avant de partir, ils n'en ont pas parlé.

— Non... Mais il fallait s'attendre à ce que ça gagne du terrain... Tout le nord de la Grande-Terre est isolé du monde depuis des semaines, et il ne se passe rien. Personne ne veut discuter. Dans ce pays, la révolte c'est comme un feu de broussailles... Il faut l'éteindre au début. Après...

On distinguait maintenant la fourgonnette bâchée, une Japonaise, dissimulée par un rideau de larges feuilles de bananiers. Deux jeunes hommes vêtus de jeans, de tee-shirts bariolés, le visage encadré par la lourde coiffe rasta, se tenaient embusqués derrière la cabine du véhicule, leurs armes braquées dans notre direction.

L'emblème de la Kanaky flotte au-dessus de leurs têtes, accroché à l'une des pointes d'une fougère arborescente. Malgré moi, je me mets à parler à voix basse.

— Surtout, ne va pas droit sur eux... On ne sait jamais, ce sont des mômes... Prends légèrement vers la droite, et arrête-toi près du rocher en laissant le moteur tourner. Je vais aller leur parler...

Ils comprennent ce que nous allons faire. L'un des occupants du barrage escalade les troncs de cocotiers couchés et se précipite au-devant de notre voiture en brandissant son fusil. Je passe la tête par la fenêtre pour comprendre ce qu'il hurle.

— Demi-tour! Demi-tour! On ne passe pas!

Caroz immobilise la Nissan à sa hauteur.

— Je dois aller dans la montagne. J'accompagne le vieux Gocéné jusqu'à la tribu de Tendo, et ensuite je retourne sur Poindimié... C'est à côté...

Je ne vois pas la tête de l'insurgé, seulement celle de Bob Marley en sérigraphie, sur le maillot.

— Tu n'as pas compris, grand-père? Tout est bloqué. Rebrousse chemin pendant qu'il est encore temps. Ce soir il y aura des barrages sur toutes les pistes. Depuis Poum jusqu'aux portes de Nouméa!

Je veux dire à Caroz qu'il ne faut pas insister, mais il ne m'en laisse pas le temps. Il se fait implorant.

— On est presque arrivés... Il reste à peine vingt kilomètres...

La crosse du fusil heurte la tôle du capot.

— Demi-tour! Tu as compris? On ne discute pas. Demi-tour!

J'ouvre la portière et pose un pied à terre alors qu'il enclenche la marche arrière en faisant hurler la boîte de vitesses.

— Il vaut mieux que tu repartes dès maintenant... Moi, je vais descendre ici. Je faisais le chemin à pied tous les mois quand j'étais jeune. Il doit me rester assez de jambes pour monter jusqu'à Tendo...

Je le regarde manœuvrer. Les roues arrière patinent sur la piste, soulevant un fin nuage de sable rouge. La Nissan cahote sur la pente, semble se cabrer à l'approche du sommet et disparaît dans la vallée. Le jeune Kanak tourne son regard vers moi et part d'un grand rire.

— Je crois bien qu'on lui a fait peur à ton chauffeur blanc!

Je le toise et hausse les épaules.

— Ce n'est pas toi qui l'impressionnes, c'est seulement que tu as un fusil entre les mains et qu'on voit bien que tu ne sais pas t'en servir.

Il fronce les sourcils et veut riposter, mais la couleur de mes cheveux, les rides sur mon front, mes mains, retiennent ses mots. Il passe la sangle de l'arme à son épaule et contourne le barrage. Son compagnon, assis en tailleur, attise un feu de bois sur lequel chauffe une bouilloire aux flancs noircis. Des crevettes de creek reposent sur un linge.

— Pourquoi tu étais dans la voiture du Blanc, grand-père? Les nôtres ont toujours dû courber l'échine devant eux...

Je détache une feuille de bananier que j'agite devant les braises, ravivant les flammes.

— Qu'est-ce que tu en sais? Nous n'avons pas tous marché à genoux, et certains Blancs étaient plus respectables que bien des nôtres... L'homme que tu as chassé sans même essayer de l'écouter, a soixante-

quinze ans, comme moi. Même s'il est Blanc, il est tout aussi kanak que toi et moi : il a fait des mois de prison, chez les siens, pour avoir pris ma défense...

— Un Blanc en prison à cause d'un Kanak? C'est la première fois que j'entends ça! Et toi, Kali, tu crois que c'est possible?

Kali ne répond pas. Il se contente d'une grimace interrogative et dépose du sucre puis des sachets de thé dans deux verres. Il se décide à me regarder.

— Tu en veux, grand-père?

— Je te remercie, la piste m'a donné soif... Et j'aimerais me reposer avant d'entreprendre la montée jusqu'à Tendo.

Il sort un troisième verre d'une sacoche, l'essuie et le pose devant moi, me tend la boîte de thé, le sucre. Il verse l'eau dans les verres.

— Wathiock a pêché des crevettes. Tu en mangeras bien quelques-unes avec nous?

J'acquiesce d'un hochement de tête et aspire entre mes lèvres un peu de liquide brûlant. Wathiock vient s'accroupir face à moi.

— Je ne comprends toujours pas comment il a pu être mis en prison à cause de toi...

— Pas à cause de moi : pour moi! Tu n'arrives pas à y croire, et pourtant il y a beaucoup de choses encore plus surprenantes dans mon histoire...

Kali roule une cigarette entre ses doigts. Il me tend le paquet de tabac, l'étui de papier. Je lui montre ma paume pour décliner l'offre.



Je m'appelle Gocéné, je suis né à Canala mais les hasards de la vie m'ont fait découvrir les hautes vallées de la Hienghène, et c'est là que sont les miens, aujourd'hui. Il y a très longtemps, j'étais alors aussi jeune, aussi nerveux que vous deux, j'ai été désigné par le chef du village, avec une vingtaine de garçons et moitié moins de filles, pour aller à Nouméa. Nous ne savions pas pourquoi... Les soldats nous ont escortés jusqu'à La Foa. Deux jours de marche par la route charretière. Là, des camions nous attendaient. Nous sommes descendus à Nouméa où nous avons rejoint d'autres Kanak venus des îles d'Ouvéa, de Lifou, de Maré... Nous étions plus d'une centaine. On dormait dans un immense hangar à fruits, sur le port, quand le grand chef Boula nous a réveillés pour nous présenter un Français, l'adjoint du gouverneur Joseph Guyon. Il a commencé par nous appeler « mes amis », et tout le monde s'est méfié. Il a rendu hommage à nos pères, à nos oncles qui étaient allés sauver la mère-patrie d'adoption, pendant la Grande Guerre, avant de nous annoncer que nous partirions dès le lendemain pour l'Europe.

— Ce voyage est la chance de votre vie. Grâce à la Fédération Française des Anciens Coloniaux qui a intercedé auprès de monsieur le Gouverneur, la

Nouvelle-Calédonie tiendra toute sa place au cœur de la prochaine Exposition coloniale. Auprès de vos frères en voie de civilisation, d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, vous représenterez la culture ancestrale de l'Océanie. Vous montrerez par vos chants, vos danses, que coloniser ce n'est pas seulement défricher la jungle, construire des quais, des usines, tracer des routes, c'est aussi gagner à la douceur humaine les cœurs farouches de la savane, de la forêt ou du désert...

Nous avons embarqué le 15 janvier 1931, sur le *Ville de Verdun*. Nous vivions sur le troisième pont, comme des passagers de dernière catégorie. Il faisait trop chaud le jour, trop froid la nuit, et plusieurs d'entre nous ont contracté la malaria lors d'une escale aux Nouvelles-Hébrides. Il y a eu trois morts, si mes souvenirs sont exacts, dont Bazit, un Kanak albinos de Wé. L'équipage a jeté leurs corps à la mer sans nous laisser le temps de leur expliquer que l'on naît pour vivre avec les vivants, et que l'on meurt pour vivre avec les morts. Les morts ne peuvent vivre dans l'océan, ils ne peuvent pas retrouver leur tribu... Nous sommes arrivés à Marseille au début du mois d'avril, sous la pluie. Des autocars militaires attendaient sur le quai de la Joliette pour nous conduire directement à la gare Saint-Charles. Je ne connaissais que la brousse de la Grande-Terre, et d'un coup je traversais l'une des plus vastes villes de France... À l'époque je n'étais jamais allé au cinéma. J'avais mal aux yeux à force de les tenir ouverts pour ne rien perdre du spectacle! Les lumières, les voitures, les tramways, les boutiques, les fontaines, les affiches, les



halls des cinémas, des théâtres... Parvenus à la gare, nous n'osions pas bouger. Nous restions collés les uns aux autres, comme des moutons, effrayés par le bruit, les fumées, les râles de vapeur et les sifflements des locomotives. La fatigue m'a terrassé. Je n'ai presque rien vu du voyage, sauf un moment magique : un peu de neige qui tombait sur le Morvan. Je restais le plus près possible de Minoé. Elle m'était promise, et j'avais fait le serment à son père, le petit chef de Canala, de veiller sur elle.

À Paris, il ne subsistait rien des engagements qu'avait pris l'adjoint du gouverneur à Nouméa. Nous n'avons pas eu droit au repos ni visité la ville. Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous, et qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. Nous avons longé la Seine, en camion, et on nous a parqués derrière des grilles, dans un village kanak reconstitué au milieu du zoo de Vincennes, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles. Leurs cris, leurs bruits nous terrifiaient. Ici, sur la Grande-Terre, on ne se méfie que du serpent d'eau, le tricot rayé. Et encore... les gamins s'amuse avec. C'est rare qu'il arrive à ouvrir sa gueule assez grand pour mordre ! Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau qui ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour construire des pirogues tandis que les femmes

étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe-mission et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait aller se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du deuxième mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse, devant notre enclos : « Hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie ».

Il y a beaucoup de choses que j'ai vues, là-bas, et d'autres qu'il a fallu que je rêve ou que l'on me raconte, pour comprendre ce qu'on avait fait de ma vie et de celle des miens. L'Exposition coloniale couvrait plus de cent hectares du Bois de Vincennes, au-delà des fortifications de Paris. Cent hectares pour célébrer un Empire de douze millions de kilomètres carrés peuplé de cent millions d'habitants ! On avait reconstitué le temple cambodgien d'Angkor-Vat avec ses cinq dômes pareils à de gigantesques thorax d'insectes dorés par le soleil... Il y avait aussi le Gabon, Pondichéry, Karikal, Chandernagor, le Dahomey, les États du Levant, la Cochinchine, l'Oubamgui-Chari, la Désirade, Marie-Galante... Un train électrique permettait aux visiteurs de parcourir le monde et d'aller d'un continent à l'autre le temps de fumer une cigarette. Le premier parc zoologique de France, aménagé pour l'occasion, se trouvait un peu à l'écart, en bordure de la route de Saint-Mandé. La direction de l'Exposition, le haut-commissariat, était située à l'opposé, vers la porte de Reuilly, face

au pavillon de Madagascar. Je devais y faire irruption quelque temps plus tard, dans des conditions dramatiques que je vous préciserai le moment venu, et me trouver face à monsieur le haut-commissaire Albert Pontevigne...

Pour l'heure, l'ouverture est imminente et je l'imagine, assis derrière son bureau encombré de papiers... Il est inquiet. Il sait que le moindre incident lui sera directement imputé. Il se lève, fait les cent pas, regarde par la fenêtre, ressasse la chute du discours qu'il doit prononcer devant les représentants de toutes les nations rassemblées à Vincennes. Dans sa tête, il fait rouler les *r*.

— Un cycle de l'Histoire du monde s'est achevé, qui vit les heurts et les froissements des races, l'hégémonie de l'une, l'assujettissement des autres. Un nouveau cycle commence qui les verra se rapprocher toutes... Cette Exposition en constitue les prémices...

Il se laisse tomber sur un canapé, avale un verre de porto, allume la radio. Il sourit en fredonnant la marche officielle de la manifestation chantée par Alibert, que diffuse le Poste Parisien :

*Quittant son pays un p'tit négro d'Afrique centrale  
Vint jusqu'à Paris voir l'Exposition coloniale  
C'était Nénufar, un joyeux lascar  
Pour être élégant c'est aux pieds qu'il mettait ses gants  
Nénufar, t'as du r'tard mais t'es un p'tit rigolard  
T'es nu comme un ver, tu as le nez en l'air  
Et les ch'veux en paille de fer...*

Il tourne le bouton des fréquences, l'aiguille glisse derrière la vitre du tableau, accrochant les ondes émises par tous les pays présents dans le bois de

Vincennes. L'indicatif d'un lointain journal d'informations capte son attention. Il oriente l'antenne pour atténuer les interférences.

— Chers auditeurs, bonjour. Comme chaque semaine, Radio Tunis est heureuse de vous proposer *La Voix du Protectorat*, présentée par Charles des Embruns. C'est demain, 2 mai 1931, que le président de la République française, monsieur Gaston Doumergue inaugurerà l'Exposition Coloniale, en compagnie du maréchal Louis Hubert Gonzalve Lyautey. Tout est fin prêt, les musées, les salles de cinéma, les nouvelles stations de métro, le parc zoologique de Vincennes. La Tunisie est bien entendu l'une des attractions majeures, avec la reconstitution de ses palais, de ses jardins, de ses minarets...

On cogne à la porte.

Il baisse le volume et range le verre, la bouteille de porto, dans le buffet sur lequel est posé le récepteur radio.

— Entrez.

Les lames du plancher grincent sous le poids d'un gros homme d'une trentaine d'années qui avance tête baissée. Albert Pontevigne le toise.

— Ah, c'est enfin vous, Grimaut! Cela fait bien deux heures que je vous ai fait demander... Que se passe-t-il avec les crocodiles? J'ai fait le tour du parc ce matin, avant de venir au bureau, je n'en ai pas vu un seul dans le marigot...

Grimaut commence à transpirer. Il baisse les yeux.

— On a eu un gros problème dans la nuit, monsieur le haut-commissaire... Personne ne comprend ce qui a bien pu se passer...

CANNIBALE .....	7
LE RETOUR D'ATAÏ .....	91
<i>Post-scriptum</i> .....	181